

Lord Byron et la Suisse dans les archives du «Temps»

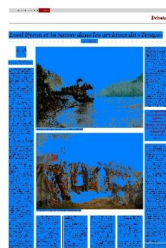
· ÉCLAIRAGE ·



«Le Château de Chillon» par Gustave Courbet, 1874. (CORBIS VIA GETTY IMAGES)



PATRICK VINCENT
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANGLAISE,
UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL



«Les lettres de Londres du 14 nous annoncent que Lord Byron est mort à Missolonghi le 19 avril, à la suite d'une fièvre rhumatismale et inflammatoire, qui a duré dix jours. Cet événement est une calamité pour la Grèce. Lord Byron était d'ailleurs un homme d'un talent supérieur, un homme de génie, un poète dont quelques ouvrages conserveront dans la littérature le rang élevé que ses contemporains lui ont assigné... Un deuil général a été ordonné pendant 21 jours.»

C'est ainsi que la *Gazette de Lausanne* annonça le décès du célèbre poète britannique dans son édition du 21 mai 1824, un mois après qu'il succomba aux saignements de ses médecins dans un lagon marécageux au nord du golfe de Patras. Pendant plus d'un an, les lecteurs du même journal avaient pu suivre les aventures du héros libérateur dans ses dépêches d'Orient. La mort de Byron à 36 ans «arracha les larmes grecques à l'Europe entière» (LT du 20.08.2021), y compris en Suisse romande, où les amis de la Grèce étaient nombreux, et où le séjour du poète en 1816 l'avait rendu un tout petit peu Suisse.

L'engouement de nos aïeux pour Byron n'avait pourtant rien d'évident. «Parmi le grand nombre d'Anglais qui habitent les environs de Genève», peut-on lire dans la *Gazette* du 25 juin 1816, où un mois après qu'il eut débarqué à l'Hôtel d'Angleterre dans son carrosse napoléonien, «on remarque l'un des poètes les plus distingués de l'Angleterre, Lord Byron». Le délai de publication et la faute d'orthographe révèlent qu'il y était encore presque inconnu. Par contre, l'annonce grandiloquente de son départ cinq mois plus tard en première page indique que sa réputation sulfureuse n'avait pas tardé à le suivre, et que le poète au pied bot était désormais aussi célèbre sur les rives du Léman

que de la Tamise (*Gazette de Lausanne*, 15.11.1816).

Le séjour de Byron en Suisse du 20 mai au 10 octobre 1816, accompagné une partie du temps par le poète Percy Shelley et sa future épouse, la romancière Mary Shelley, les voyages qu'ils entreprirent sur le Léman et dans les Alpes, et les œuvres qu'ils y créèrent, relèvent aujourd'hui du mythe. Or on connaît mieux aujourd'hui l'hidieuse progéniture de Mary Shelley (*Le Temps* a consacré plusieurs articles aux 200 ans de Frankenstein au printemps 2016) que les textes tout aussi modernes de Byron, en particulier *Le Prisonnier de Chillon*, *Ténèbres*, et *Manfred*.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, les deux principaux journaux lémaniques s'intéressaient au contraire presque exclusivement au lord anglais, un intérêt qui s'accordait avec le snobisme anglophile ambiant, mais convenait également aux directeurs touristiques de la région. Cette affection s'est traduite entre autres par la pose de plaques honorant la visite de Byron au 8, rue des artisans, à Clarens, où l'on prétendit qu'il logea dans la chambre où décéda par la suite Alexandre Vinet (*Gazette de Lausanne*, 01.03.1898), ou encore à l'Hôtel d'Angleterre à Ouchy, où il passa une nuit pour de vrai (*Gazette de Lausanne*, 01.05.1909).

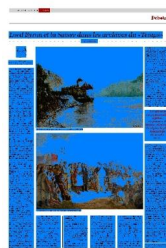
C'est le centenaire de la mort de Byron en 1924 qui marqua l'apogée de la «Byromanie» dans nos contrées. En plus des nombreux articles publiés cette année-là, des plaques furent posées dans le souterrain de Chillon, où «une assemblée nombreuse et surtout féminine se pressait», ainsi que sur une annexe de la villa Diodati. Lors des deux cérémonies, le public eut droit non seulement aux allocutions officielles

de notables suisses et britanniques sur l'admiration réciproque de ces deux pays, mais aussi à un message de la part du roi George V, patron de l'événement, à des lectures, et même à des tableaux vivants montés par «les membres de la colonie britannique de Montreux» (*Journal de Genève* du 29.05.1924 et 03.05.1924).

Le style châtié de ces articles, tout comme leur manque de discernement concernant les sources, offre un contraste saisissant avec les pratiques du journalisme moderne. Dans quelques-uns, on trouve un véritable travail de recherche, par exemple sur la barque lestée du poète (*Gazette de Lausanne*, 04.07.1932). Beaucoup d'autres par contre ont contribué à la construction d'une version romancée et distinctement romande de Byron, en ressassant des légendes apocryphes issues de plusieurs historiens locaux, dont Louis Vulliemin, Eugène Rambert, Frédéric Froissart, Marcel Bridel, et Jean-François

Vernes-Prescott. Selon Ernest Giddey, grand spécialiste de la réception du poète en Suisse, ce Byron-là est avant tout un rebelle mélancolique et incompris, un autre Werther ou René.

Roman et réalité se confondent dans un feuilleton intitulé «Angelina ou une idylle de Lord Byron» (*Journal de Genève*, 27.09.1925) mais aussi dans des articles soi-disant factuels, où on écrit parmi d'autres choses qu'il «s'est enfermé seul des heures entières dans l'obscurité des cachots» (*Gazette de Lausanne*, 09. 11.1841), qu'il «s'aventura dans les plus grands vents, prenant plaisir à se laisser emporter par les vagues» (*Gazette de Lausanne*, 24.04.1924), ou qu'il faillit être tué sur le lac par un jeune poète genevois qui chassait les canards (*Journal de*



Genève, 03.04.1924). La légende la plus tenace concerne la visite de Lord Byron à Clarens, deux nuits apparemment passées sur un célèbre canapé qui se transformèrent au fil du XIXe siècle en plusieurs mois: le poète est même censé être revenu «bien des années après» (*Gazette de Lausanne*, 20.07.1924).

Toutes ces descriptions attestent d'un monde révolu où l'influence de la Grande-Bretagne se faisait encore sentir chez nous, notamment à Genève et sur la Riviera. Or le ton contourné ne suffit pas à dissimuler l'asymétrie à la fois économique et sociale entre nos deux pays et notre dépendance aux clients d'outre-Manche. Comme l'a si bien exprimé Shelley dans une lettre rédigée en 1821 pour persuader la comtesse Teresa Guiccioli de ne pas venir s'installer à Genève: «Les

Anglais sont presque aussi nombreux à Genève que les natifs; leur richesse les fait rechercher, les Genevois étant, en comparaison de leurs hôtes, comme des valets, ou tout au plus comme des maîtres d'auberge de leur ville, toute louée aux étrangers.»

Byron a longtemps incarné cette image d'Épinal du voyageur-gentleman britannique, condescendant et peu intéressé par les Suisses. Comme lui, les touristes qui affluèrent chez nous avec le guide Murray en main voyaient souvent d'un mauvais œil les autochtones. Byron en est partiellement responsable: malgré les magnifiques vers qu'il composa lors de sa visite, il déclara mémorablement à Thomas Moore que «la Suisse est un pays maudit, égoïste, et grossier de brutes, situé dans la région la plus romantique du monde». Il continue: «Je n'ai jamais pu sup-

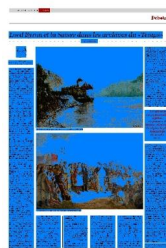
porter ses habitants, et encore moins les visiteurs anglais.»

À la différence de 1924, le bicentenaire de la mort de Byron en 2024 est passé pratiquement inaperçu dans les médias romands, en contraste absolu avec l'admiration un peu naïve que lui ont vouée nos grands-parents. Il n'y avait de toute évidence rien de simple chez ce génie à la fois Anglais et citoyen du monde, aristocrate et radical. Mais s'il déclara ne jamais souhaiter retourner en Suisse, n'oublions pas que son bref passage contribua à transformer les rives du Léman en villégiature anglaise, et nos lacs et montagnes en paysage culte. Peu d'écrivains ont su exalter la Suisse comme Byron, d'où l'importance de lui rendre hommage aujourd'hui. ■

Retrouvez sur la version numérique de ce texte tous les liens vers les archives mentionnées

**«La Suisse est
un pays maudit,
égoïste,
et grossier de
brutes, situé dans
la région la plus
romantique
du monde»**

LORD BYRON



«Arrivée de Byron à Missolonghi» par Theodoros P. Vryzakis, 1861. (IMAGO)